



**HAL**  
open science

**Remysen, Wim / Vincent, Nadine (dir.) (2016). La langue française au Québec et ailleurs, Frankfurt, Peter Lang.**

Myriam Bergeron-Maguire

► **To cite this version:**

Myriam Bergeron-Maguire. Remysen, Wim / Vincent, Nadine (dir.) (2016). La langue française au Québec et ailleurs, Frankfurt, Peter Lang.. *Revue de linguistique romane*, 2018, 82, pp.248-253. hal-01861634

**HAL Id: hal-01861634**

**<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01861634>**

Submitted on 17 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Wim REMYSEN / Nadine VINCENT (ed.), *La langue française au Québec et ailleurs. Patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence*, Francfort-sur-le-Main, Lang, 2016, 378 p.

Les amis et collègues de Louis Mercier ont eu l'inspiration heureuse en lui offrant, à l'occasion de sa retraite, ce volume qui s'articule autour de thématiques chères à son dédicataire.

L'ouvrage débute par une table des matières, suivie d'une préface de Michel Francard [7-9] et d'une présentation par les éditeurs des contributions en lien avec les trois thèmes contenus dans le titre [11-15]. La première partie, « Patrimoine linguistique », contient six contributions, tandis que la deuxième, « Socioculture » et la troisième, « Modèles de référence », en incluent chacune trois.

L'apparement typologique avec une (variété de) langue de prestige est un argument d'autorité qui a été employé abondamment (et qui continue de l'être) dans l'objectif de légitimer des langues ou des variétés de langues stigmatisées. Cristina Brancaglion rend compte de cet état de fait dans « Does the French-Canadian speak real French? L'apport de la Société du parler français au Canada à la querelle sur le 'French Canadian Patois/Parisian French' » [19-39], où elle examine dans le principal organe de diffusion de la Société du parler français au Canada (désormais SPFC), le *Bulletin du parler français au Canada* (BPFC), les comptes rendus traitant des 'dialectes', des 'patois', des 'parlers de France', de la 'langue populaire', du 'franco-canadien' et des 'variétés de français parlées en Amérique du Nord'<sup>1</sup>. La contribution aurait gagné à signaler les différentes acceptions associées à l'appellation (d'origine) qui figure dans le titre et qui ont évolué au cours des époques (v. *ici, compte rendu de Poirier*).

Les travaux de Louis Mercier, notamment sa thèse de doctorat soutenue en 1992 et publiée en 2002<sup>2</sup>, se trouvent au cœur de la contribution de Wim Remyzen, intitulée « La valorisation et l'exploitation de la documentation linguistique produite par la Société du parler français au Canada : l'exemple de ses relevés géolinguistiques » [41-69]. L'article porte sur une phase précise des travaux préparatoires menés durant les premières années du 20<sup>e</sup> siècle par la SPFC pour la rédaction du *Glossaire du parler français au Canada* (désormais GPFC), paru en 1930 : les enquêtes géolinguistiques. La pérennité des résultats de ces enquêtes a été assurée en partie grâce aux travaux de doctorat de Louis Mercier, qui en avait fourni une édition partielle informatisée sous forme de fiches géolinguistiques. Wim Remyzen dresse un bilan de la répartition de régionalismes identifiés par Louis Mercier, en s'attardant sur des phénomènes départageant les aires linguistiques traditionnellement dégagées entre l'Ouest et l'Est du domaine laurentien, mais aussi sur des faits qui démontrent la dynamique propre des agglomérations urbaines et de certaines régions (par ex. *alley* "bille", *aminoucher* "enjôler").

L'article de Karine Gauvin, « Les mots de la mer dans la formation du vocabulaire français au Québec et en Acadie » [71-90], porte sur l'extension sémantique du vocabulaire maritime dans les variétés nord-américaines du français. Le sujet de la contribution a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 2011 sous la direction de Claude Poirier, dont l'objectif principal était de départager les innovations autochtones des héritages de France parmi les emplois du vocabulaire maritime appliqués à la langue générale. L'autrice se donne pour objectif de déterminer, à partir de 214 mots traités dans le glossaire de sa thèse, lesquelles des réalités maritimes sont les plus concernées par le processus d'innovation sémantique attribué (à tort ou à raison) aux variétés nord-américaines. Des 14 catégories identifiées, les mieux représentées sont les suivantes : 'manœuvres' (43 mots), 'navigation' (39 mots) et 'construction navale' (31 mots). Une part importante des phénomènes traités se retrouve dans plus d'une ancienne colonie française fondée durant la période d'expansion coloniale de la France (40% du glossaire de la thèse [78]), ce qui entérine d'une part le caractère ancien de ces emplois et d'autre part, l'hypothèse de l'existence durant cette période d'une variété de français populaire véhiculaire (Canac-Marquis / Poirier 2005)<sup>3</sup>.

Pierre Rézeau, « Richesses du français des 'Canadiens-Français' d'après les témoignages de soldats de la Première Guerre mondiale » [91-126], montre combien les correspondances privées intéressent au plus haut point l'histoire du français et permettent d'en étudier les aspects les moins connus, qu'il s'agisse de ses développements populaires, régionaux ou argotiques. Le matériel contient entre autres un témoignage de la perception négative qu'avaient les soldats québécois de leur propre usage durant cette période [109], une réalité qui a retenu moindrement l'attention par

---

<sup>1</sup> Il s'agit vraisemblablement ici d'une allusion aux dénominations employées par les rédacteurs des comptes rendus examinés. En l'absence de de guillemets (ou de toute autre marque typographique), il devient parfois malaisé de déterminer si nous avons affaire à une terminologie du cru de l'autrice ou tirée des textes métalinguistiques qu'elle commente (voir aussi *patois canadien* [22]).

<sup>2</sup> Mercier, Louis, (2002). *La Société du parler français au Canada et la mise en valeur du patrimoine linguistique québécois (1902-1962). Histoire de son enquête et genèse de son glossaire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, XII + 507 p.

<sup>3</sup> *À bloc* [71 n 1] devrait figurer en italique ; *dalot* [82] continue d'exister en français québécois à travers une spécialisation sémantique connue dans le vocabulaire du jeu de quilles sur piste.

rapport aux remarques d'autres communautés en contact (les Britanniques [92], les anglophones d'Amérique du Nord ou encore les Français). La liste de faits, qui concernent la phonétique, la grammaire, mais surtout le lexique, contient un nombre important d'anglicismes, conséquence de l'environnement anglophone dans lequel se sont retrouvés les combattants. La contribution est pourvue d'une annexe récapitulative contenant des renseignements sur les métiers et l'origine des auteurs des lettres examinées.

Josée Vincent, « Aux sources du *Dictionnaire général de la langue française au Canada* (1957), de Louis-Alexandre Bélisle » [127-166], propose de poursuivre une réflexion déjà amorcée par Louis Mercier concernant le GPFC comme source de la première édition du dictionnaire de Bélisle parue en 1957. Après un tour d'horizon sur les débuts professionnels de Bélisle, spécialisé d'abord dans le journalisme d'affaires et de commerce, ce sont les sources qui l'ont inspiré pour les définitions contenues dans son dictionnaire qui sont parcourues (Littré-Beaujean, Larousse et GPFC). Loin d'avoir retenu toutes les entrées du GPFC, Bélisle a opéré un tri qui lui a permis d'écarter plus des deux tiers des entrées. En présence de plusieurs variantes phonético-graphiques d'un même mot, Bélisle n'en retient le plus souvent qu'une seule. Les fonds d'archives contenant les papiers personnels de l'auteur, consultés par Josée Vincent, ne fournissent pas de détails sur d'autres critères de sélection. Parmi les hypothèses qu'elle émet à ce propos, l'autrice suggère que le caractère vieilli de certains emplois a convaincu Bélisle de ne pas les retenir à sa nomenclature<sup>4</sup>. S'il est comme plusieurs dictionnaires une œuvre de compilation, le dictionnaire de Bélisle n'en est pas moins original par ses nombreuses illustrations (dont certaines sont reproduites dans la contribution) et demeure, du point de vue de l'histoire de l'imprimé au Québec, une réalisation remarquable.

Esther Poisson, dans « Un second souffle pour les recherches sur la langue au Québec » [167-176], livre une contribution toute personnelle et évoque son souvenir d'une époque où elle travaillait, aux côtés de Louis Mercier, au *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ). À une époque marquée par le renouvellement qualitatif des études sur la variation régionale du français, plusieurs projets ont vu le jour dans les murs du Trésor : l'*Index lexicologique québécois* (ILQ)<sup>5</sup>, réalisé sous la direction de Claude Poirier et de Louis Mercier, le *Dictionnaire du français plus* (DFP), paru en 1988, auxquels Esther Poisson et Louis Mercier ont tous deux pris part, le *Volume de Présentation du Dictionnaire du français québécois* (1985) et enfin le *Dictionnaire historique du français québécois* (1998). La contribution se clôt sur un vœu de voir être relancées au sein des universités québécoises les études sur le français québécois, menacées à l'heure actuelle de perdre la documentation et les instruments de recherche qu'ont patiemment mis au point plusieurs générations de chercheurs.

La dimension culturelle dans la description lexicographique du français québécois doit beaucoup à Louis Mercier, en particulier en ce qui concerne le vocabulaire de la flore et de la faune. Nadine Vincent, dans le premier des articles de la section « Socioculture », « La composante socioculturelle du discours lexicographique : le sens figuré des noms d'oiseaux au Québec » [179-198], entend approfondir la description de ce vocabulaire spécifique en s'intéressant aux sens figurés d'*alouette*, *jars*, *pit* et *snowbird*. *Alouette* prend une importance particulière dès les débuts de la colonie avec la chanson emblématique *Alouette, gentille alouette* qui lui est associée. *Jars* dans *faire son jars* loc. verb. "prendre un air important" n'est pas une innovation québécoise, mais bien un héritage de France. *Pit*<sup>6</sup>, qui figurait autrefois dans le GPFC et dans le dictionnaire de Bélisle, n'apparaît plus dans la lexicographie québécoise contemporaine alors qu'il est pourtant encore bien vivant de nos jours. De même, *snowbird* est un grand absent de la nomenclature des dictionnaires québécois<sup>7</sup>.

Chiara Molinari, « Représentations du français québécois dans le dictionnaire *Usito* : de la nomenclature aux articles thématiques » [199-226], propose une réflexion sur l'apport des articles thématiques à la description lexicographique. Les articles thématiques contiennent des néologismes qui n'apparaissent pas dans la nomenclature du dictionnaire (par ex. *hiverniser*, *hivernitude*, *déglaceur* pour l'article thématique « L'hiver québécois »). Certains articles thématiques abordent aussi des questions linguistiques, tels que « L'origine de la prononciation québécoise traditionnelle » rédigé par Jean-Denis Gendron, « Le français et la variation linguistique » de Wim Remysen, ou encore « L'allophonie québécoise » de Nicolas van Schendel. Chiara Molinari présente également dans la deuxième partie de son article les trois articles thématiques qui prennent la forme de lexiques – lexique d'acadianismes, lexique d'helvétismes et lexique de belgicismes, mis au point respectivement par Louise Péronnet, André Thibault et Michel

<sup>4</sup> Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés entre la parution des deux dictionnaires d'une part et, d'autre part, le GPFC rend compte d'un état de langue qui correspond au début du 20<sup>e</sup> siècle.

<sup>5</sup> <http://www.tlfq.ulaval.ca/ilq/>

<sup>6</sup> Probablement une forme secondaire par aphérèse de *pipit*, attestée pour la première fois dans la lexicographie française du 18<sup>e</sup> siècle chez Jacques-Christophe Valmont de Bomare, un naturaliste rouennais.

<sup>7</sup> La note 21 [193] aurait dû être insérée sous *huard* m. dans la citation tirée du quotidien *Le Devoir*, et non pas sur *oiseau de malheur* loc. nom. qui figure dans le titre de l'article cité.

Francard – dont seulement une partie des entrées figurent dans le dictionnaire *Usito*. La contribution s’achève sur le vœu de l’auteur d’insérer dans les articles d’*Usito* des liens permanents vers la *Base de données lexicographiques panfrancophone* (BDLP)<sup>8</sup>, une proposition qui nous paraît en effet tout à fait avisée.

Daniella Coderre Porras, « Fonctions et créativité de l’illustration ornementale dans *Le Petit Larousse illustré* de 2005 à 2016 » [227-263], porte son attention sur les lettrines, les vignettes capitulaires (“bandeau délimitant le tiers supérieur de la page avec [...] la lettre par laquelle commenceront tous les mots qui vont être définis par ladite lettre” [229]) et les iconophores (“images dont le premier trait pertinent est constitué par la lettre initiale du nom de son référent”) contenus dans les éditions 2005 à 2016 du *Petit Larousse illustré*. Quelques-unes de ces vignettes, conçues par Christian Lacroix en collaboration avec d’autres artistes, sont reproduites en couleur dans les annexes en fin de contribution. Parmi les fonctions de ces illustrations, Daniella Coderre Porras identifie celles de stimuler l’imagination, de renforcer l’ancrage socioculturel et historique du dictionnaire ou d’apporter un complément à la partie définitoire (par ex. *faisan* dans l’édition 2015). Cette dernière fonction rencontre toutefois des obstacles pour les entités abstraites (*être, amitié, amour*), puisqu’il est impossible d’en reproduire tous les incluant définitoires.

La troisième partie du volume intitulée « Modèles de référence » s’ouvre avec la contribution de Caroline Dubois, « Jouer un rôle de linguiste tout en enseignant la norme ? L’exemple de forums de discussion en classe de révision de textes » [267-303], qui s’appuie sur un sous-corpus de la thèse de l’auteur, composé de 156 interventions (128 interventions d’étudiants, 28 interventions de l’enseignant) tirées du forum de discussion d’un cours qu’elle dispense depuis 15 ans à l’Université de Sherbrooke. Sur la base d’exemples tels que *résident* (vs *résidant*), *cougar*, *foultitude*, *positivement*, Caroline Dubois fait la preuve qu’il est possible de conjuguer l’enseignement de la révision linguistique avec une approche variationniste, en tenant compte à la fois de la variation comme facteur inhérent à toute langue et du fait que les ouvrages de référence sont loin d’être infaillibles de ce point de vue.

La contribution d’André Thibault, « Koinésation et standardisation en français québécois : le rôle des humoristes », [305-321] soumet à une réflexion critique les concepts cités dans le titre, très répandus en sociolinguistique historique, en les confrontant aux variantes de deux variables du français québécois contemporain, /r/ et /ã/. Dans la première partie, l’auteur se penche d’abord sur les différents emplois des deux termes relevés dans la bibliographie sur le sujet. Nettement en recul, la variante apicale de /r/ est de nos jours marquée socialement au Québec et est devenue, de ce fait, l’objet d’une stigmatisation de la part de certains humoristes, qui parviennent à en tirer des effets comiques. La deuxième variable /ã/ présente un changement en cours récent : les variantes postérieures et arrondies sont d’apparition récente et caractérisent surtout la jeune intelligentsia montréalaise (l’exemple cité est tiré de propos que Xavier Dolan a tenus lors d’une interview réalisée au Québec). La comparaison avec la réalisation de la variable par Jean Charest, ancien premier ministre du Québec (originaire de Sherbrooke), laisse supposer une différence de génération plutôt que géographique.

Sophie Piron / Hélène Cajolet-Laganière, « Que faire avec des *bottes western*, des *médecins urgentologues* et des *robes cerise* ? Réflexions sur l’apposition » [323-348], contient les conclusions d’une première réflexion sur la notion d’apposition à partir d’une typologie de 700 cas initialement identifiés comme résultant du procédé de formation par apposition dans le dictionnaire *Usito*. L’article débute par une synthèse sur les origines de la notion d’apposition, qui permet aux auteures de constater l’existence d’un flou définitionnel depuis les premières grammaires françaises. Ce flottement provoque d’ailleurs des distorsions entre la théorie grammaticale et son application dans la nomenclature des dictionnaires. L’analyse des séquences résultant d’appositions (noms en complément du nom) est conduite à partir de critères sémantiques, syntaxiques et morphologiques et donne lieu à une proposition de classement des types de construction.

L’épilogue intitulé « Louis Mercier, un linguiste ancré au Québec » est subdivisé en deux contributions, dont la première est celle d’Amélie-Hélène Rheault, « Louis Mercier, pour la défense et l’illustration de la variété québécoise du français » [351-372]. L’article présente la carrière professionnelle du dédicataire depuis ses débuts à l’Université Laval, où il entame suite à l’obtention de son baccalauréat en études littéraires une maîtrise sur le vocabulaire de la chaussure sous la direction de Marcel Juneau. C’est également dans cet établissement qu’il inscrit sa thèse de doctorat, réalisée au sein du Trésor de la langue française au Québec sous la direction de Claude Poirier. Un renvoi à la contribution de Wim Remysen à cet endroit de la contribution aurait permis d’éviter de répéter ce qui a déjà été dit en début d’ouvrage sur le contenu de la thèse de Louis Mercier. Sont ensuite présentés les enseignements dispensés à l’Université de Sherbrooke de 1994 à 2015, accompagnés de matériel didactique, ainsi que les activités de recherche qu’il a poursuivies au sein de cet établissement (*Usito* ; *ChroQué*, une base textuelle contenant des chroniques de

---

<sup>8</sup> <http://www.bdlp.org/>

langage des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles). La contribution se conclut par un extrait tiré d'un compte rendu du dictionnaire *Usito* rédigé en 2014 par Claude Poirier [364]<sup>9</sup>.

Le volume se clôt sur une note poétique avec le texte de Patrick Nicol « Fin de journée » [373-377]. Le grand absent de ces mélanges est Claude Poirier, dont le dédicataire est l'élève. Son rôle dans la formation de Louis Mercier – et dans plus de la moitié des projets cités dans le volume – n'est mentionné qu'à l'intérieur d'une seule des contributions. Dans l'ensemble, le volume rassemble néanmoins des articles de bonne facture, qui représentent des apports intéressants concernant des préoccupations qu'a eues Louis Mercier tout au long de sa carrière. En cela, il correspond tout à fait à la tradition liée au genre.

Myriam BERGERON-MAGUIRE

---

<sup>9</sup> Le texte, disponible en accès libre sur la page d'accueil du site du Trésor de la langue française au Québec (<http://www.tlfq.ulaval.ca/usito.asp>), est également paru dans une version remaniée dans les *Cahiers de lexicologie*, 106, 21-54, contrairement à ce qui est dit dans la bibliographie de la contribution (« texte non publié »).